

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 6 ET DIMANCHE 7 FÉVRIER 2016



«Le plaisir d'apprendre peut aussi être dans la bédé», estiment la pédagogue Marie-Hélène Marcoux (à gauche) et l'enseignante Isabelle Gagnon (à droite), tout comme plusieurs élèves de 2^e secondaire de l'école de l'Horizon à Saint-Jean-Chrysostome, près de Québec.

Paul et Jane contre les décrocheurs

La bédé québécoise nourrit un étonnant projet pédagogique

FABIEN DEGLISE

La bande dessinée peut-elle contribuer à attiser le goût de la lecture chez les gars — mais aussi chez les filles —, à mettre les cours de français du secondaire en harmonie avec la modernité et faire entrer le sacro-saint principe de collaboration, très prisé par le présent, dans l'apprentissage de la lecture? Oui, et de plus en plus, estime une conseillère pédagogique de la région de Québec qui invite les profs de français à ouvrir la porte de leur classe à Paul, le personnage de bande dessinée imaginé par Michel Rabagliati. Et ce, autant pour déjouer les préjugés quant au 9^e art que les réticences des élèves en difficultés pour la lecture.

«Au bout d'une période d'enseignement du français dans laquelle on a utilisé l'album Paul au parc (La Pastèque), j'ai vu un jeune de 14 ans entrer dans la classe, le cours suivant, et se précipiter vers la bibliothèque pour poursuivre sa lecture de la bande dessinée, pour savoir ce qui va arriver ensuite au personnage, résume à l'autre bout du fil Marie-Hélène Marcoux, conseillère pédagogique à la commission scolaire des Navigateurs, dans Chaudière-Appalaches, et auteure de l'ouvrage didactique *La bd au secondaire* (Chenelière Éducation). *Devant une scène comme celle-là, on se dit qu'en tant qu'enseignant, on a fait une bonne partie du travail.*»

La bédé aurait des vertus didactiques, croit M^{me} Marcoux qui a eu la chance de vérifier la

chose il y a quelques années lorsqu'elle est partie enseigner le français en Belgique, un territoire propice aux phylactères. C'était dans le petit village de Chaumont-Gistoux, dans la banlieue de Bruxelles, capitale de la bande dessinée. «*La bédé est partout là-bas, elle occupe 50% de la surface du Salon du livre de Bruxelles, 50% des bibliothèques dans les classes, dit-elle. On ne la craint pas, on la côtoie au quotidien comme n'importe quel autre médium, sans préjugé, et c'est ce que je cherche à faire germer ici, au Québec.*»

Plus mieux que pire

Le présent y serait d'ailleurs un peu plus propice, admet-elle, avec l'apparition de bandes dessinées un peu plus denses que celles, principalement loufoques et absurdes des années 70 à 90, période où la bédé interpellait surtout les adolescents et les adultes peinant à sortir de cette période. «*La série Paul est une série de qualité, autant dans le dessin, dans les thèmes qu'elle aborde que dans le registre de langue qu'elle offre, dit M^{me} Marcoux. C'était une condition pour en faire l'usage dans le cadre d'un programme d'enseignement.*»

Avec *Paul au parc*, les enseignants peuvent explorer, dans le cadre de cours sur la compréhension d'un texte, des territoires aussi variés que l'amour, l'amitié, la mort, l'histoire du Qué-

bec — particulièrement, celle des années 70 qui sert de décor à cette bédé — ou encore le mentorat. Avec *Jane, le renard et moi* (La Pastèque), de Fanny Britt et Isabelle Arsenault, qu'elle met aussi à contribution dans l'enseignement du français, c'est l'intimidation et les désordres alimentaires qui peuvent aussi être abordés, avec des résultats toujours positifs.

Des bénéfiques imagés

«*Les études de l'OCDE le confirment: la bande dessinée est le deuxième choix de lecture des adolescents, après les journaux [comprendre ici, le cahier des sports], dit-elle. La bédé est aussi de plus en plus une affaire de filles. Et l'on se demande pourquoi elle ne trouve pas plus sa place dans les écoles.*»

Ces bénéfiques sont pourtant nombreux, estime la conseillère pédagogique. Avec ses images liées à un texte, la bédé «*impose en effet une double lecture*» qui capte plus facilement l'attention des réticents et ouvre un territoire plus vaste aux autres. «*On se retrouve face à un texte dit proliférant, dit-elle, qui est très utile pour développer nos compétences en lecture.*» La bédé peut aussi se lire en groupe, sortant ainsi la lecture de sa solitude habituelle pour la

faire passer dans le champ de la collaboration, principe très prisé dans les univers numériques. Sans compter que dans une modernité

VOIR PAGE F 2 : BÉDÉ



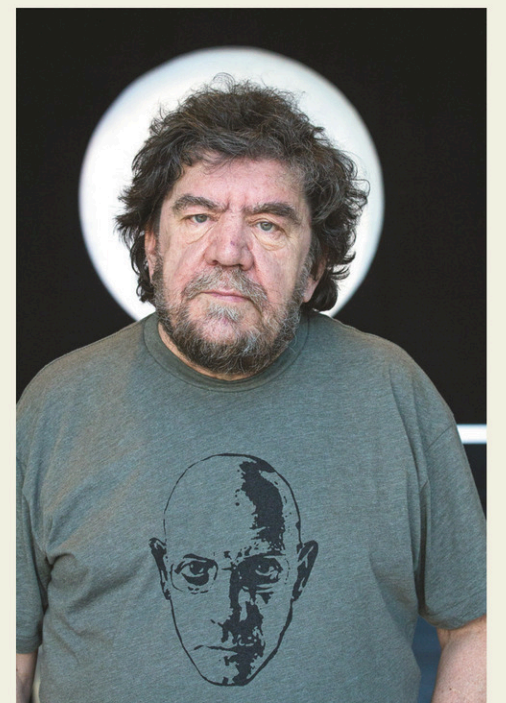
France Théoret,
femme de devoir
(malgré elle)

Page F 2



Édouard Louis
face à la mort et à
la violence privée

Page F 4



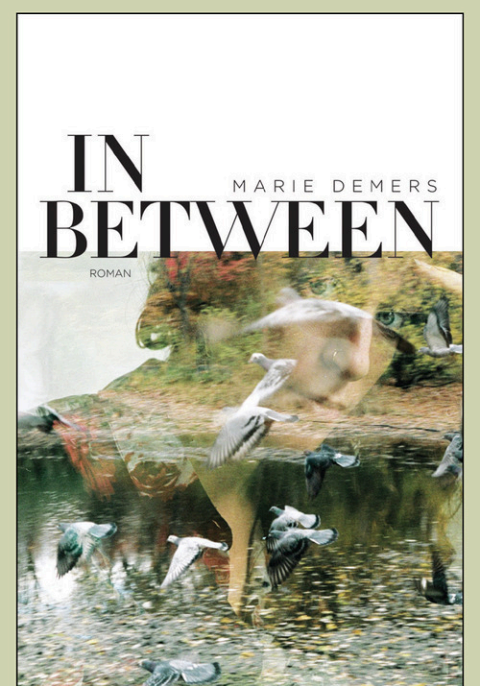
Des livres et des kilos,
les curiosités littéraires
de **Robert Lévesque**

Page F 5

Vadeboncœur et
Major, intimes dans
leur quête de vérité

Page F 6

**Un roman décapant,
à la croisée des genres,
au souffle saisissant.**



Également disponible en version numérique



Hurtubise

www.editionshurtubise.com



LA PASTÈQUE

Une planche de Paul au parc

BÉDÉ

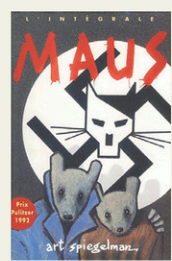
SUITE DE LA PAGE F 1

où la communication par l'image prolifère, le 9^e art permet de mettre le monde de l'éducation avec cette réalité, tout en plaçant un livre imprimé sur du papier dans les mains des élèves.

Actuellement, 236 albums de bande dessinée ont été placés dans le répertoire Livres ouverts du ministère de l'Éducation, un espace offrant aux enseignants du Québec des pistes et fiches pédagogiques autour de bouquins. « *Il est temps que la bédé soit acceptée et valorisée par le ministère d'une manière plus claire et plus forte* », dit M^{me} Marcoux, tout en ajoutant : « *Certains professeurs sont réticents car ils ont en mémoire la légèreté des bédés de leur jeunesse*, dit-elle. *Quand ils viennent dans mes formations, plusieurs arrivent à reculons, mais repartent en me disant qu'ils ne verront plus la bande dessinée de la même manière.* »

Le Devoir

Le ministère de l'Éducation par rapport à la bande dessinée



Québec ne dit pas non, mais dit un oui timide à la bédé dans les écoles en proposant une poignée de titres sérieux et parfois ludiques aux enseignants de tous les niveaux pour en faire des outils pédagogiques.

Parmi eux, des classiques, comme *Astérix le Gaulois*, *Astérix et Cléopâtre*, Gaston dans *L'écologie selon Lagaffe*, *Les Schtroumpfs noirs* ou encore quelques épisodes de Tintin (*Objectif Lune*, *Le temple du soleil*, *Les 7 boules de cristal*) et *Encore Mafalda*.

Il y a aussi des objets qui font voyager, comme *Les chroniques de Jérusalem*, *Les chroniques birmanes* et le *Pyeongyang* de Guy Delisle, ou bien *Le jour de mon père*, chroniques japonaises de Jirô Taniguchi, des titres qui convoquent l'histoire comme le *Maus* d'Art Spiegelman, pièce maîtresse du 9^e art qui met en dessin l'horreur du régime nazi, ou encore comme la série *Magasin général* de Loisel et Tripp qui, de manière plus prosaïque, romance un passé régional du Québec.

Et enfin, il y a quelques ovnis comme le *Julius Corentin Acquefacque* du génie de la déconstruction narrative Marc-Antoine Mathieu, *La métamorphose* de Kafka, un classique, revisité en bédé par Horne et Cobeyran, *L'histoire du corbac aux baskets* de Fred, qui explore par le comique le phénomène du conformisme social et les rejets qu'il induit, mais également *Nini Patalo*, de Lisa Mandel, qui suit le quotidien loufoque d'une jeune fille vivant dans un milieu social plus qu'atypique, qui offre au passage la chance aux élèves d'apprendre à lire des lettres attachées.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

France Théoret, femme de devoir (malgré elle)

Histoires au pluriel, *Va et nous venge* témoigne pour mieux instruire

ISABELLE BOISCLAIR

Mais qui donc est cette personne que le titre de ce dernier opus de France Théoret, *Va et nous venge*, interpelle? Le texte n'offre pas de réponse. Peut-être s'agit-il de l'auteure elle-même, qui venge ici quatre femmes dont elle partage les histoires.

Histoires au pluriel, et non pas roman, le pacte fictionnel, s'il peut toujours fonctionner au premier texte (*Suzie. La jeune vierge*), est mis en doute dès le deuxième (*Elisabeth et le peuple des travailleurs*), où un « je » inscrit sa qualité de témoin, de confesseur d'une histoire rapportée par celle qui l'a vécue.

Le troisième texte lève toute ambiguïté: *Louky. Les féministes* impose un pacte de lecture biographique. Théoret y relate ses longues fréquentations, s'échelonnant sur plusieurs années, avec l'auteure de *L'Eugéline*, premier roman proclamé féministe au Québec, paru en 1976. Enfin, *Zoé. Une vie intellectuelle* est narrée sans que l'on sache, à l'instar de celle de Suzie, si elle est fictive ou pas. L'absence d'indication générique en couverture laisse le champ ouvert.

Dénoncer les injustices

Dans les quatre histoires, il est question, plus ou moins directement, d'injustice. Tandis qu'une grand-mère rêve à l'avenir de sa petite-fille, fantasmant sur sa virginité-fétiche et le prix qu'elle pourra en tirer en la personne d'un partenaire digne de la lignée familiale, celle-ci est agressée par un ami de la famille, un homme que l'on dit respectable, qui ne parvient pas à résister à cette Suzie-Lolita qui s'offre à lui.

La raison voudrait qu'il se refuse, mais voilà, il préfère rationaliser pour mieux s'aveugler: « *Une jeune fille s'abandonnait à lui, mieux elle demandait son aide.* » Il met fin à leurs rapports clandestins lorsqu'un travail de prestige l'appelle sous d'autres cieux. Il range l'histoire sous le couvert d'une initiation érotique, qu'il réécrit à son avantage: « *J'avais quinze ans, tu en avais quarante-neuf. Tu étais l'initiatrice.* »



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Ces histoires sont écrites façon France Théoret: la phrase courte, précise, banale presque.

Élisabeth, travailleuse dans un centre d'hébergement pour personnes âgées, est littéralement victime d'un lynchage de la part de ses collègues, qui la jugent par trop zélée — son crime étant ici d'aimer son travail et de le faire avec cœur.

« Je détestais au plus haut point les êtres de l'obéissance forcenée au nom du devoir, les gens de l'humiliation et du châtiement »

Mesquins et hargneux, ils s'uniront pour le lui faire perdre, la laissant démunie.

Louky, présentée comme une femme de tête et de mots, terrible vivante jusqu'à la fin, souffre, sans le dire, d'un manque de reconnaissance de la part de l'institution littéraire. Elle qui est l'auteure d'une œuvre magistrale, la voilà tombée dans le presque oublié.

La dernière histoire est celle d'Ève, jeune professeure d'histoire de l'art, qui reçoit la visite de son ancien professeur, désormais retraité. Il l'invite chez lui, ils font l'amour et se voient à quelques reprises. Elle consent aux jeux sexuels qu'il orchestre, mais sans y reconnaître son propre désir.

Lorsqu'elle souhaite mettre fin à la relation, il lui crache son dédain, insinuant qu'elle ne serait rien sans lui. L'arrogance du premier vise à saper l'assurance de la seconde.

Écriture blanche

Rapportées par leur témoin précises, ces histoires sont écrites façon Théoret: la phrase courte, précise, banale presque. Peu de drames ici. Même les mouvements

de l'affect sont décrits avec objectivité. Que des phrases simples s'employant à exhiber l'ordinaire. Il s'agit de témoigner pour instruire, pour donner à voir l'expérience de l'intérieur.

C'est donc bien une « femme de devoir » qu'est France Théoret. Et cela, bien malgré elle: « *Je détestais au plus haut point les êtres de l'obéissance forcenée au nom du devoir, les gens de l'humiliation et du châtiement.* » Pourtant, son devoir à elle est tout autre; celui de dénoncer « *les apprentissages à la dépendance, à l'humilité servile, à la patience passive.* »

Ce qui est particulier, pour qui lit ces histoires, est peut-être de se retrouver dans chacune d'elles: à défaut de les avoir vécues soi-même, de les reconnaître pour être celles de

ses sœurs, ses amies, ses collègues. En ce sens, le témoignage de Théoret venge toutes les femmes: les jeunes vierges abusées, les travailleuses jalousees, les écrivaines insuffisamment reconnues et les intellectuelles dominées par la stature de leur mentor.

Il faut avancer dans ce livre lentement. Le temps de la réflexion, imposée par Théoret: « *La ponctuation est la mienne.* » Et même si elles étaient fictives, ce sont bien des histoires vraies qui nous sont racontées là.

Collaboratrice
Le Devoir

VA ET NOUS VENGE

France Théoret
Lemac
Montréal, 2015, 256 pages

NOVELLAS

À hauteur de p'tit homme

Caroline Paquette raconte, sans les prendre de haut, drames et émerveillements enfantins

DOMINIC TARDIF

On ne vous apprend rien: le narrateur enfant a souvent été pour l'écrivain un outil de choix afin de faire le procès du monde adulte et de sa fourberie, révélant grâce au regard naïvement sagace d'un bambin ce qui, chez son aîné, s'est brisé, s'est souillé, s'est corrompu. Comme quoi, même lorsqu'ils se mettent dans la peau de leur mignon cadet, les grands n'ont souvent à l'esprit que leur petit nombril.

Avec *Le monde par-dessus la tête*, Caroline Paquette s'applique à replacer le mot « enfant » au cœur de l'expression « narrateur enfant », en contemplant réellement le monde à hauteur de p'tit homme (ou de p'tite femme). Chaque angoisse, chaque émerveillement est ici ausculté pour ce qu'il est, avec le moins possible la distance critique de l'adulte qui, *a posteriori*, relativiserait l'enchantement inédit ou la terrible tragédie que peuvent représenter à cet âge les histoires à coucher dehors d'un oncle ou les quolibets des camarades de classe.

« *J'étais si petit [...], si nouveau au monde, le cou dévié par en arrière pour envisager ma parenté. Ça lui donnait tout l'avantage de la contre-plongée. Celui aussi de mon piètre entendement: car s'ils s'échangeaient des blagues j'entendais, moi, du*



FRANÇOIS COUTURE

Caroline Paquette mythifie comme seul un enfant peut le faire le carnaval d'une fête de famille, et magnifie par le fait un Québec étouffé par un horizon bouché et néanmoins merveilleux.

chinois [...] De quoi les prendre, mes oncles et mes tantes, mes parents, mes grands-parents, pour des chamanes et magiciens [...] », écrit l'auteure en adoptant la voix d'un enfant des années 1980, assistant à un réveillon de Noël, dans *Le conte du fond du cœur*, le premier et plus puissant texte

de ce « triptyque de novellas ». Caroline Paquette mythifie ici comme seul un enfant peut le faire le carnaval d'une fête de famille, et magnifie par le fait un Québec étouffé par un horizon bouché et néanmoins merveilleux, celui de la neige en quantité et de la jasette généreuse.

Le contraire de Tom Sawyer

Compatir avec les minuscules drames affligeant ces tout petits personnages — être rejetée par une amie (*Romane l'automne venu*) ou être ostracisée dans l'autobus (*De fil en avril*) — demande cependant un certain effort de compassion, ou de mémoire, d'autant plus que l'écriture très psychologisante de Caroline Paquette piétine parfois, s'enlise dans un récit anorexique, qui se plait à décortiquer chaque émotion, même la plus microscopique. C'est parfois attendrissant ou troublant, mais aussi parfois assommant, à l'instar d'un enfant qui vous raconterait par le menu sa journée à l'école.

Ces bambins timorés, qui parlent depuis l'âge adulte mais en renfilant l'hypersensibilité de leur jeunesse, n'ont rien donc de ces « enfants buissonniers de la trempe de Tom Sawyer [...] », pour qui comptait seulement l'idée de ne pas être pris, mais qui, en pareil cas, affrontaient les sanctions et le mécontentement des adultes avec confiance, sans jamais connaître le vacillement intérieur de la peur », qu'admire la narratrice de la deuxième novella. Ils craignent tout, surtout l'autorité, et sont inconnus à l'idée même d'intrépidité. Leur vie intérieure fleurit généreusement pendant que leur rapport au

« Comme d'habitude, il m'avait fallu l'intervention d'une grande personne pour changer le cours des choses. Résoudre un problème, ouvrir la perspective d'un bonheur ou d'une nouveauté ne m'appartenait pas. Je n'avais qu'une marge de manœuvre sans portée, puisque trouver le bon adulte à qui m'expliquer ne me donnait pas l'impression de manier les leviers actifs de la réalité. »

Extrait de *Le monde par-dessus la tête*

monde demeure laborieux. Bien qu'elle célèbre à certains moments « *une époque de temps à revendre, de mauvaises herbes en masse, de terrains vacants* », Paquette prend à rebrousse-poil le séduisant discours de l'enfance comme oasis de joie pure ou d'aventureuse découverte du monde. L'enfance est une formidable fabrique à nostalgie, mais elle est aussi pour certains le lieu de la difficile éclosion.

Collaborateur
Le Devoir

LE MONDE PAR-DESSUS LA TÊTE

Caroline Paquette
XYZ
Montréal, 2016, 246 pages

LITTÉRATURE

Carl Bergeron, l'affranchissement du dandy

Voir le monde avec un chapeau pose un regard implacable sur la société québécoise

DANIELLE LAURIN

Comment entrer dans ce livre, comment le prendre, comment en sortir? Comment le qualifier, le cerner? Comment venir à bout du malaise constant qu'il engendre? Et comment ignorer les qualités littéraires qui le sous-tendent?

Ce livre, *Voir le monde avec un chapeau*, le deuxième que publie Carl Bergeron après son essai *Un cynique chez les lyriques. Denys Arcand et le Québec* (Boréal, 2012), se présente comme un journal intime, qui s'étend sur une année. L'année 201X.

Le narrateur trentenaire, qui porte le nom de l'auteur, témoigne de ses faits et gestes, qui se résument à peu de chose: promenades dans différents quartiers de la ville (Montréal), drague (de préférence avec des filles jeunes), fréquentation de cafés et de restaurants, discussions entre amis, travail de journaliste dans un journal de quartier...

Tout cela lui sert en fait de poste d'observation (sur le Québec d'aujourd'hui), entre deux lectures de grandes œuvres ou deux séances d'écriture. Tout cela devient matériau (ou prétexte) à écriture. Et à réflexion, sur le Québec d'hier par rapport au Québec d'aujourd'hui, sur la honte qui serait ancrée au plus profond de nos entrailles, de notre histoire, et sur lui-même, ses origines, son parcours d'intellectuel et de littéraire traversé d'épreuves dans un petit Québec borné qui ne maîtriserait pas sa langue et qui a échoué à devenir souverain.

D'avantage un livre d'idées que d'action, vous l'aurez compris. Avec maintes références littéraires et philosophiques, étant entendu que c'est au contact des grandes œuvres que le narrateur s'est révélé à

lui-même, s'est élevé, entendre s'est sorti du magma alphabète de nos ancêtres qui pèse encore aujourd'hui sur le Québec.

Se côtoient Montesquieu, Machiavel, Cioran, Gabriel Matzneff, Jean Larose, Sénèque, La Rochefoucauld, Baudelaire... Viennent en tête Proust et Bernanos. Et, au summum, se situe Gaston Miron: «*Cet aventurier de la langue avait compris que la psychologie des Québécois était travaillée par deux impossibilités: le deuil de la langue française et la maîtrise politique de l'existence. Le sentiment de honte et d'impuissance, face à un génie français inégalable et à une réalité politique canadienne bloquée, est au fondement de ce qu'il faut bien appeler notre mythe national.*»

Essai politique, étude sociologique, traité d'éthique, *Voir le monde avec un chapeau*? Un peu tout cela, dirait-on. Mais sur un mode qui se veut autobiographique. «*Je vois déjà les aristocrates de tous bords brandir un doigt sentencieux parce que je débordais des convenances attendues de la littérature respectable en faisant de l'autobiographie. Eh bien! je n'en ai rien à foutre.*»

Je m'en bats l'œil avec une patte de coléoptère panée.»

Il enchaîne: «*Je suis dans les mines de l'inconscient collectif, et ma matière, c'est le cambouis des origines. Fiction, conte, épode, on verra bien pour la suite, mais pour l'instant, tout le travail est à reprendre de zéro, il y a trop d'irréalité dans cette nation de fabulateurs et de mégalomanes; ce qui importe, c'est de commencer par dire les choses comme elles sont.*»

Les choses comme elles sont, ou comme il les voit, lui? Sa posture est celle du cynisme, de la diatribe, le plus souvent.



VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Voir le monde avec un chapeau, de Carl Bergeron, défie toutes les étiquettes.

Lui-même se définit comme un ironiste. Et un dandy. Ainsi, à un jeune intellectuel qui lui demande conseil déclare-t-il: «*Rappelle-toi que le dandysme ne consiste pas à se sentir supérieur à tout le monde mais à ne se sentir inférieur à personne; non à proclamer la supériorité, mais à l'incarner. Il n'a pas d'abord pour vocation d'éblouir et d'enfumer les minettes mais de nous former, de nous élever et, ultimement, de nous sauver.*»

Pique en passant envers l'univers médiatique: «*Je sais*

que, pour nos médias débiles, le dandy se réduit à un godelureau qui porte de belles cravates; cela n'a pourtant rien à voir. C'est un sage, un des derniers représentants de l'héroïsme dans un monde borné qui a renoncé à l'exception et au salut.» Excusez du peu!

Défier les étiquettes

Plus on avance dans la lecture, plus le narrateur révèle sa nature profonde. Ses relations familiales, en outre, prennent de plus en plus de place. Une

place d'autant plus importante, étonnamment, que dans sa quête de lui-même, il en vient, déçu, se sentant trahi, par couper complètement les ponts avec ses parents. Malgré l'attachement qu'il ressent envers eux, le fossé culturel, idéologique, s'avère trop grand.

Réglement de comptes envers sa famille, envers la société d'où il vient et où il évolue? Ce n'est pas exclu. Mais il serait réducteur d'enfermer l'ouvrage de Carl Bergeron dans cette case. *Voir le monde avec un chapeau*

défie toutes les étiquettes.

Si la démonstration est parfois brillante et la langue maîtrisée, quoique le style s'affiche un brin vieilli, ampoulé (dandysme oblige?), la pédanterie et le mépris qui ressortent prennent souvent le dessus. Provocation? Désir de faire parler de soi à tout prix en semant la controverse?

On sent bien derrière tout cela, quand même, une véritable quête de la part du narrateur. Celle d'un homme qui veut s'affranchir de la honte, de ses chaînes, pour renaitre à soi-même. Et malgré les idées toutes faites qui ont cours ici et là (à propos des universitaires de gauche, des jeunes militants, du féminisme...), malgré des jugements à l'emporte-pièce, il reste que les charges redondantes contre les carences de la société québécoise (en matière de langue, de culture, d'éducation) trouvent un véritable écho.

Si j'ai commencé par ressentir de l'amusement et même de l'enchantement à la lecture de cet ovni littéraire, l'agacement a vite pris le pas. Ce qui ne m'a pas empêchée d'aller jusqu'au bout, curieuse que j'étais de voir où cela allait, jusqu'où l'auteur oserait se mouiller. Mais ce qui domine au final, c'est la stupefaction.

Je ne connais pas l'auteur de *Voir le monde avec un chapeau*. Plutôt que de prendre son ouvrage au pied de la lettre, je choisis de faire de son narrateur un personnage. Un personnage certes antipathique, en apparence imbu de lui-même, mais brillant, cultivé et sensible, qui pose sur sa société, sur sa famille et sur lui-même un regard implacable.

Peu importe qu'il soit autobiographique ou pas, je lis le faux journal de Carl Bergeron comme un ouvrage littéraire. Je fais le pari de la littérature. D'où ma stupefaction.

Collaboratrice
Le DevoirVOIR LE MONDE
AVEC UN CHAPEAU
Carl Bergeron
Boréal
Montréal, 2015, 360 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

Pure invention

Le premier roman de Sean Michaels s'inspire de la vie mouvementée de Lev Termen, l'inventeur du thérémine

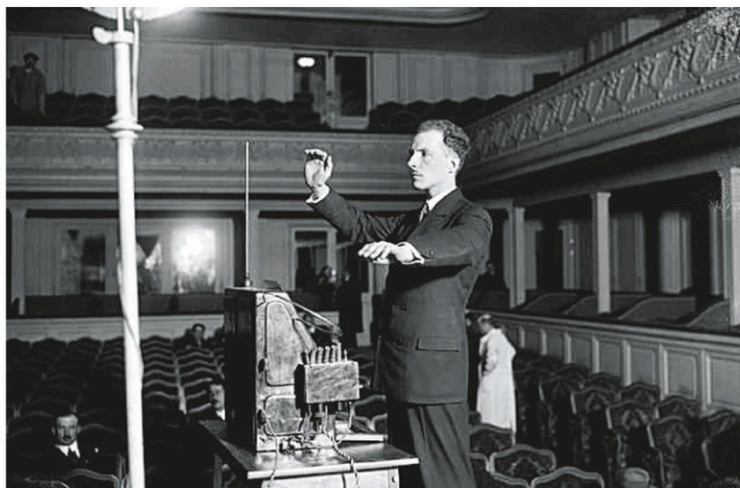
CHRISTIAN DESMEULES

Un boîtier électronique équipé de deux antennes dont on joue sans toucher l'instrument. C'est le corps qui en affecte la fréquence: la main droite commande la hauteur de la note en s'approchant ou en s'éloignant de l'antenne verticale, la main gauche permet de contrôler, elle, le volume. Le thérémine possède un son unique, entre la voix humaine et la scie musicale. Son altérité est complète — en particulier à l'époque de sa conception.

Mais la vie du Russe Lev Sergueïevitch Termen (1896-1993), qui invente en 1919 ce qu'on a appelé d'abord l'«éthérophone», un des premiers instruments de musique électronique, n'a elle aussi rien de banal et a donné à Sean Michaels la matière de son premier roman.

Enfermé à clé dans la cabine d'un navire qui le ramène des États-Unis vers l'Union soviétique à la fin des années 1930, Lev Termen prend la mesure de ses pertes: amour, confort, liberté. Après avoir passé de longues années à New York, avant d'être rapatrié brutalement par le pouvoir soviétique, l'homme remonte le fil de ses souvenirs et s'adresse à perte et par écrit à une femme qu'il a aimée. C'est la ligne de basse de *Corps conducteurs*, couronné du prestigieux prix Scotiabank Giller en 2014.

Le roman nous entraîne de ses premières années comme



WIKICOMMONS

Lev Termen faisant la démonstration de son thérémine.

ingénieur à Petrograd (puis Leningrad) à la création de l'instrument de musique qui porte son nom, le thérémine, jusqu'à son premier voyage aux États-Unis en 1927, entrepris avec la mission de porter bien haut le «*flambeau du peuple soviétique*». Un séjour bien encadré par un «*ami temporaire*» (c'est ainsi qu'il se présentera à lui), accompagnateur, partenaire d'affaires pour la commercialisation de son instrument, espion, escroc. Ash, son répandant soviétique en sol américain, c'est aussi un peu Belzébuth, celui à qui il cède son âme.

Pourtant marié, Termen aura le coup de foudre pour une immigrante lituanienne de bonne famille beaucoup plus jeune que lui rencontrée à New York. Prodiges du violon, admise au conservatoire Rimski-Korsakov

de Saint-Petersbourg à l'âge de cinq ans, des problèmes de santé avaient forcé Clara Rockmore (1911-1998) à abandonner le violon. On la considère aujourd'hui encore comme la plus grande interprète du thérémine.

Invention pour invention, l'auteur a bien sûr pris des libertés avec l'histoire réelle de Termen. *Corps conducteurs*, prend-il soin d'expliquer, est un ouvrage de fiction «*rempli de distorsions, d'élisions, d'omissions et de mensonges*». Sean Michaels a surtout truffé son roman de crimes imaginaires. Mais un jour de 1938, l'inventeur disparaît mystérieusement et sa mort sera annoncée. On a appris, bien plus tard, qu'il avait été enlevé par des agents du NKVD pour être renvoyé en URSS. Interné dans un camp sibérien, on l'a

fait travailler dans une *charchka* — un de ces laboratoires secrets soviétiques qui appartenaient à la nébuleuse du goulag —, où il a passé ensuite de longues années à développer des dispositifs sophistiqués d'écoute et des brouilleurs de communications.

La plus grande des tragédies est peut-être, ici, cette histoire d'amour à sens unique pour Clara Rockmore. Et tout comme le musicien qui s'exécute au thérémine ne touche jamais vraiment à son instrument, l'inventeur-espion-musicien de Sean Michaels n'aura jamais non plus l'occasion de faire corps avec la femme dont il était amoureux.

Né en 1982 en Écosse, Sean Michaels a grandi à Ottawa, avant de s'établir à Montréal, où il vit aujourd'hui. Il fait la preuve, dans ce roman fin et rythmé, d'une solide connaissance de la Russie soviétique. Et des gratte-ciel de Manhattan aux confins de la Sibérie, mêlant kung-fu, amour sans retour et espionnage, Sean Michaels applique de façon magistrale à la littérature la première loi de la thermodynamique: rien ne se perd.

Collaborateur
Le Devoir

CORPS CONDUCTEURS

Sean Michaels
Traduit de l'anglais (Canada)
par Catherine Leroux
Alto
Québec, 2016, 392 pagesGaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 25 au 31 janvier 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (N° DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Le passé recomposé	Micheline Duff/Québec Amérique	6/2
2	Naufrage	Biz/Leméac	2/2
3	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	1/12
4	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec Amérique	4/13
5	Baiser • Tome 3 La belle et les bêtes	Marie Gray/Guy Saint-Jean	3/3
6	La femme qui fuit	Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	7/6
7	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 4 1970...	Mario Hade/Les Éditions réunies	5/3
8	Faims	Patrick Sénécal/Alire	8/14
9	L'amour au temps d'une guerre • Tome 1 1939...	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	9/16
10	Les maisons	Fanny Britt/Cheval d'août	10/2

▼ Romans étrangers

1	City on fire	Garth Risk Hallberg/Plon	2/3
2	Before • Tome 1 L'origine	Anna Todd/Homme	-/1
3	Les enquêtes du département V • Tome 6...	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	1/4
4	The Women's murder club • Tome 13 13e...	James Patterson Maxine Paetro/Lattès	3/2
5	Une autre vie	S. J. Watson/Sonatine éditions	4/4
6	La mariée était en blanc	Mary Higgins Clark Alafair Burke/Albin Michel	5/8
7	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud	6/22
8	Macabre retour	Kathy Reichs/Robert Laffont	8/15
9	Corps conducteurs	Sean Michaels/Alto	9/2
10	Irrésistible folie	Christina Lauren/Homme	10/2

▼ Essais québécois

1	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique	2/13
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/16
3	La médiocratie	Alain Denneau/Lux	4/11
4	Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant...	Akos Verbeczy/Boréal	9/2
5	Manuel de résistance féministe	Marie-Eve Surprenant/Remue-ménage	-/1
6	Le livre qui fait dire oui	Soi Zanetti/du Québecois	-/1
7	Les baromètres humains	Gilles Brien Wilhelm Pellemans/Québec-Livres	-/1
8	Faglia l'Insolent	Marc-François Bernier/Édito	7/18
9	Manifeste des femmes. Pour passer de la colère...	Lise Payette/Québec Amérique	5/4
10	Les libéraux n'aiment pas les femmes	Aurélien Lanctôt/Lux	10/2

▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/2
2	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle	Jean d'Ormesson/Gallimard	2/2
3	Anonymous. Hacker, activiste, faussaire...	Gabriella Coleman/Lux	-/1
4	Sonnez, merveilleux!	Kent Nagano Inge Klopfer Isabelle Gabolde/Boréal	3/10
5	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	6/15
6	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil	4/15
7	La 6e extinction. Comment l'homme détruit la vie	Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean	-/1
8	Le code secret de l'univers	Griechka Bogdanoff Igor Bogdanoff/Albin Michel	7/2
9	Une certaine vision du monde	Alessandro Baricco/Gallimard	5/3
10	Qui est Daech? Comprendre le nouveau terrorisme	Collectif/Philippe Rey	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

LA VITRINE



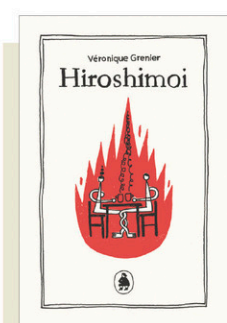
POÉSIE

ÉLOGE DE LA MANGROVE

Robert Berrouët-Oriol
Triptyque
Montréal, 2016, 69 pages

Parleur, «*délireur*» de mots, «*traverseur*» de paysages, Robert Berrouët-Oriol tient encore sa langue à bout d'effets et d'af-fects, plein qu'il est d'une passion inassouvie pour Haïti, et pour une poésie généreuse et somptuaire. Il se veut «*tailleur de mots/sur la matrice épierrée des idiomes*.» Après ses *Six picolos pour une mangrove* en vers libres, le poète propose ses grandes proses de son *Éloge de la mangrove* dans lesquelles s'éploie une sensualité linguistique proche d'un érotisme tremblé de la langue natale. Il «*plie déplie replie folles oraisons à défaufiler sur-plis élimés d'insanes et bacchantes messes dans la matrice dévêtue des mots*.» On se dit que plus de retenue, parfois, ouvrirait plus simplement cet emportement des sentiments; on se dit, *a contrario*, que, se retenant, le poète perdrait sans aucun doute ce souffle intérieur qui regorge de cette pathétique ambition d'accéder au plus haut lieu d'une langue admirée. Ce recueil clôt le triptyque amorcé par *Poème du Décours* (Triptyque, 2010) et *Découdre le désastre* (Triptyque, 2013). Ce troisième volet poursuit cette quête de textes confits de «*leurs ondulations sous trémulements ébahis entre hautes et basses fréquences où s'accordent toutes bacchanales des formes et du Sens*.»

Hugues Corriveau



RÉCIT EN FRAGMENTS

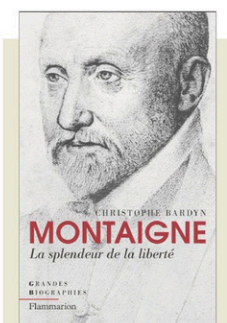
HIROSHIMO

Véronique Grenier
Ta Mère
Montréal, 2016, 68 pages

À l'amour comme à la guerre. C'est une histoire assez classique de triangle amoureux, où résonne le «*Tu me tues, tu me fais du bien*» de Marguerite Duras (*Hiroshima, mon amour*). Un triangle dont les angles ne s'adouissent jamais: il lui promet qu'ils formeront vite un couple «*normal*», elle le croit, il hésite, elle dépérit. «*Il me semble avoir perdu des bouts de cœur, de chair, de corps. Des bouts de vie. En chemin. Me semble que je suis moins*.» Petit livre incandescent, récit de sursaut et de révolte, *Hiroshimoi* de Véronique Grenier (professeur de philosophie au collégial, blogueuse et chroniqueuse) mêle poésie trash et mémoire en fragments. «*Je t'ai laissé me poser une poignée dans le dos. Mais t'étais habitué, j'tais pas la première à qui t'en vissais une. J'pense que t'as percé mes poumons avec ta drill. Tu me traînes au bout de tes bras qui vont toucher le sol. Je sais pas si tu vois mes jambes écorchées, la trace de sang qui marque ton chemin. Je me vide*.» Court mais intense.

En librairie le 9 février.

Christian Desmeules



BIOGRAPHIE

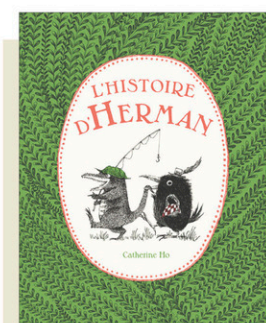
MONTAIGNE

LA SPLENDEUR DE LA LIBERTÉ

Christophe Bardyn
Flammarion
Paris, 2015, 544 pages

Période politiquement mouvementée, le XVI^e siècle a été le théâtre de nouvelles idées, nouvelles mœurs, innovations artistiques, et le contexte historique devrait suffire pour vouloir se plonger dans une biographie de Michel de Montaigne (1533-1592). Inventeur d'un genre littéraire à lui seul, l'auteur des *Essais* (1588) semble avoir mis toutes les tensions de son époque autant que les siennes au cœur de son œuvre. Dans son *Montaigne. La splendeur de la liberté*, Christophe Bardyn tente de dépoussiérer l'auteur et son image un peu figée par le temps et par l'ampleur des *Essais*, un chef-d'œuvre qui intimide plus d'un lecteur. «*Bien souvent lorsque nous lisons les Essais, nous n'osons pas comprendre ce qui nous est donné à voir*.» A savoir: la bâtardise de Montaigne, qui serait en réalité le fils d'un palefrenier, mais aussi la précocité et la vigueur de son activité sexuelle. Aux yeux de son indéfectible ami Étienne de La Boétie, Montaigne aurait été un séducteur frénétique et un adultère imprudent — ce qui était sérieusement jouer avec le feu à l'époque. Une biographie sérieuse dans l'ensemble, même si son intérêt premier tient à quelques hypothèses fragiles.

Christian Desmeules



ALBUM JEUNESSE

L'HISTOIRE D'HERMAN

Catherine Ho
Traduit par Christiane Duchesne
Comme des géants
Montréal, 2016, 56 pages

Meilleurs amis, Herman et Max aiment se balader sur le bord de l'eau. Un jour, ils s'aventurent loin et découvrent une épave qui a rejeté sur la plage des petites boîtes en métal. Herman, en tant que reptile gourmand, n'hésite pas à manger tout le contenu de ces objets alors que Max, fils de grand savant, le met en garde, malheureusement trop tard. L'ami se transforme en monstre et engouffre tout ce qui se présente devant lui. Bien que la trame soit tout à fait invitante, tout l'intérêt de ce conte animalier réside beaucoup plus dans le visuel. La présentation, de facture classique, alternant une page de texte et une page illustrée, tout comme les illustrations noires sur fond jaunâtre, évoquant le papier parchemin, nous transportent dans un univers inspiré des contes anciens. Le crayonné de Ho, fait de traits hachurés, insistant sur les ombres, rappelle d'ailleurs le génie de Gustave Doré dans ce qu'il avait de mystérieux et de réaliste à la fois. La traduction assurée par Christiane Duchesne permet une entrée facile dans ce monde énigmatique. En librairie le 14 février.

Marie Fradette

LITTÉRATURE FRANÇAISE



Le jeune homme et la mort

Édouard Louis publie *Histoire de la violence*, un récit vrai et dérangeant sur la violence privée

Récit de violence, de corps, de virilité, d'intimité, de domination, de vie et de mort, le livre d'Édouard Louis secoue le lecteur.

JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

GUYLAINE MASSOUTRE

Après son fulgurant succès, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil, 2014), où il a campé son parcours accidenté et fragile d'homosexuel dans un milieu déshérité et macho, issu du monde ouvrier du Nord, Édouard Louis devient une célébrité. Il récidive cette fois avec *Histoire de la violence* (Seuil), une bombe sociologique moins achevée que troublée.

Parmi l'évolution des mœurs et les grands débats de société contemporains, on retiendra la question du mariage gai, l'inceste, les genres, les migrations, l'euthanasie, la violence armée. C'est à ces questions, et non aux grandes violences du XXI^e siècle, pas plus qu'à celles des attentats de notre temps, que se rattache *Histoire de la violence* d'Édouard Louis. Il est ici plutôt question d'une autre violence horrible, celle, privée, qui fait ravage entre deux êtres réunis pour quelques heures à peine dans un lit.

Sexe et mort font un couple bien décrit par Freud. Éclairé avec précision par le jeune romancier français, il s'incarne dans la nuit du 24 au 25 décembre 2012, où, revenant seul d'un réveillon parisien arrosé, le jeune homme fait entrer chez lui Reda, un bel inconnu d'origine kabyle.

L'ayant abordé dans la rue, celui-ci l'a attiré par le sexe avec habileté. Mais la scène de

«*À croire que ce qu'on appelle la honte est en fait la forme de mémoire la plus vive et la plus durable*»

Extrait tiré d'*Histoire de violence*

mœurs vire au cauchemar lorsque l'individu, pris en flagrant délit de vol et sommé de s'expliquer, se met à l'étrangler et à le menacer d'un pistolet. Louis affirme que, dans son livre, tout est vrai.

Nuit cruelle

Pas ici de photos, mais un film noir, une déposition à la police, et ce récit d'un trauma. Louis décrit sa complaisance, sa passivité, son adresse aussi; s'ensuit la blessure mentale, impossible à reléguer dans l'oubli, le déni ou le sommeil. «*Là où je voulais en venir, c'est qu'il y avait aucune méfiance. Il se méfiait pas Édouard parce que l'autre il avait pas du tout l'air de vouloir lui chercher des histoires*», fait-il dire à sa sœur, qui commente crûment les faits à son mari.

L'attaque soudaine fait des corps d'Édouard et de Reda, partenaires aléatoires d'une nuit, un bourreau et une victime. Au plaisir succède le viol et la tentative de meurtre, puis leurs traces insistantes: «*Ce sont les images que je garde les plus vivantes et les plus épaisses, à croire que ce qu'on*

appelle la honte est en fait la forme de mémoire la plus vive et la plus durable, une modalité supérieure de la mémoire...»

Louis choisit de rapporter le fait divers à sa dimension sociologique, d'ouvrir cette violence à la méthode bourdieusienne, qui creuse le social et le psychologique en leur prêtant attention, selon des strates et des niveaux de langue où se répercutent «*la violence et l'inférieur*».

Quant au protagoniste responsable, armé et fou, il court encore, dangereux loup nocturne, graine d'assassin, de truand, de psychotique, de fou d'une culture où refuser la parole de l'autre équivalait à lui prendre la vie. Étrange écho parmi les chocs de civilisations dont on parle tant à propos des attentats.

Les moi de la souffrance

Comment Louis est resté en vie, il l'écrit selon la règle essentielle, la sincérité, précédant la qualité littéraire, réservée au feuilletage du récit. Ce jeune auteur de 25 ans, poli, brillant et ouvert aux médias, est un phénomène tout autant

qu'un témoin. Cette *Histoire de la violence* croise ainsi lui-même, sa sœur et quelques personnages librement inspirés de sa vie. Comme l'a écrit Jack London, le réel dépasse souvent la fiction, et un écrivain, pour être publié, en atténue souvent la vérité. Ce que fait Louis.

Récit de violence, de corps, de virilité, d'intimité, de domination, de vie et de mort, *Histoire de la violence* secoue le lecteur. Qu'on pense aux scandales soulevés par Christine Angot dans *L'inceste* (Stock, 1999), puis dans *Une semaine de vacances* (Flammarion, 2012); à l'histoire crue de Louis Althusser, étrange sa femme Hélène, dans *L'avenir dure longtemps* (Stock, 1992); aux nombreux témoignages d'enlèvements, séquestrations et corps mutilés. Ces auteurs traitent des faits.

De tels livres, faits d'«*oscillations entre parole et silence*», après ceux d'Annie Ernaux, de Mathieu Lindon et d'autres, sont des documents, des moments de libération où les camouflages de la maîtrise et l'exhibition sont autant d'appels à la réflexion.

Collaboratrice
Le Devoir

HISTOIRE DE LA VIOLENCE

Édouard Louis
Seuil
Paris, 2016, 231 pages

En librairie le 9 février 2016

POLARS

La loi du milieu

Le troisième chapitre de la saga américaine de Dennis Lehane est implacable

MICHEL BÉLAIR

En 2008, Dennis Lehane amorçait avec *Un pays à l'aube* une ambitieuse épopée racontant la naissance de l'Amérique moderne. Son histoire était centrée sur une famille de policiers vivant à Boston au début du XX^e siècle: les Coughlin.

Lehane poursuivait avec *Ils vivent la nuit* en 2012, et voilà qu'il en est maintenant au troisième chapitre de la saga avec la publication de *Ce monde disparu*. Nous sommes cette fois-ci à la toute fin de la Deuxième Guerre mondiale et Joe Coughlin, la quarantaine élégante, est devenu le personnage le plus influent du monde interlope de Tampa.

Ceux qui ont suivi le projet de Lehane connaissent fort bien Joe Coughlin. Dans le gros roman qui précède, on l'a vu créer de toutes pièces une sorte de monopole multiforme s'étendant de Tampa jusqu'à Cuba et rapportant annuellement des montagnes d'argent.

On le rattrape ici alors qu'il a eu la sagesse de laisser sa place de caïd à l'un de ses fidèles amis, mais qu'il continue à jouer le rôle de *consigliere*...

Scène d'apocalypse

Tout a quand même beaucoup changé depuis l'arrivée de Joe à Tampa: il a échappé à quelques tentatives d'assassinat, sa femme est morte et il élève seul son fils qui est presque un adolescent. La consommation d'alcool n'est plus prohibée, les drogues fortes ont commencé à s'implanter sérieusement un peu partout et, même si les loteries illégales rapportent toujours autant, la mafia a investi peu à peu dans des entreprises légales, comme le transport, tout en infiltrant des syndicats de travailleurs. C'est la raison pour laquelle l'espace géographique est scrupuleusement découpé entre les «*familles*» afin que chacune y trouve son compte. L'histoire s'amorce alors que ce fragile équilibre est remis en question.



MICHAEL LOCCISANO AFP
Dennis Lehane

Le roman pivote en fait autour d'une scène apocalyptique devant une boulangerie de quartier dont le scénario fait penser à quelques grands moments du cinéma — comme celle de ce landau descendant les marches alors que les projectiles pleuvent de tous côtés (*Potemkine, Les incorruptibles*...). Avant que cela ne se produise, on assiste presque

à un cours sur l'administration quotidienne d'une «*famille*», le tout agrémenté de quelques tranches de vie bien senties. Après, on verra la mise en place d'un ordre nouveau tout à fait implacable.

Lehane raconte tout cela de façon irrésistible. Son écriture fluide et son sens théâtral du récit parviennent à nous faire sentir à quel point les Joe Coughlin de ce monde se posent aussi des questions essentielles sur la vie, la mort et tout ce qui prend de la place entre les deux. Il y a bien sûr des frontières à ne pas franchir trop souvent entre le «*bien*» et le «*mal*» et la loi du «*milieu*» ne pardonne rien à qui que ce soit. Certes. Mais le monde dans lequel elle prend racine n'a rien non plus de très différent du nôtre...

Collaborateur
Le Devoir

CE MONDE DISPARU

Dennis Lehane
Traduit de l'américain par Isabelle Maillet
Rivages «*Thriller*»
Paris, 2015, 348 pages

LIVRES

Des livres et des kilos

Vies livresques de Robert Lévesque se partage entre exploration des marges et flânerie littéraire



CHRISTIAN DESMEULES

C'était une étagère bon marché de mélamine noire, presque neuve mais déjà un peu branlante, dont les tablettes ont tout de suite fait la courbe sous le poids des rangées de livres stationnés en double. Une bombe à retardement? Imaginez un peu le vacarme, et la soudaine impression de fin du monde, quand cette bibliothèque remplie à ras bord se disloque, éclate, s'effondre.

Rien à côté de ce qui est arrivé au pianiste et compositeur français Charles-Valentin Alkan, il est vrai, mort écrasé sous sa bibliothèque un jour de mars 1888, selon la légende, alors qu'il essayait d'attraper un exemplaire du *Talmud*.

C'est ce drôle de hasard qui me rejoint, alors que j'émerge des *Vies livresques* de Robert Lévesque, avec l'impression d'avoir été moi aussi aplati sous le poids d'une bibliothèque. Comme si l'essentiel de la littérature pouvait tenir dans les notes de bas de page, le *name dropping* et les commentaires de commentaires. Borges, pourtant, et d'autres fous littéraires, en a fait son fonds de commerce — pensons seulement au *Feu pâle* de Nabokov.

Mot introduit dans la langue française par Montaigne au XVI^e siècle, «livresque» qualifie, de manière un peu péjorative, ce «qui se fonde uniquement sur la lecture, qui est purement théorique», s'il faut en croire le *Dictionnaire* de l'Académie française (une institution elle-même particulièrement livresque). «*Connaissance livresque. Une culture livresque, un savoir livresque.*»

Ce défaut d'expérience qui s'attache au «livresque», Robert Lévesque semble en tirer avec bonheur la matière de ses *Vies livresques*, qu'il dédie à Roland Haïm Benchimol, ami et libraire d'Outremont décédé en 2014. Dans une série de portraits largement fantasmés, entre l'exploration des marges et la flânerie littéraire, le journaliste et chroniqueur (qui a travaillé au *Devoir* pendant de longues années avant de faire cavalier seul) paie ici un énième tribut à sa fascination durable pour la littérature. À la suite de *La liberté de blâmer*, de *L'allié de personne* ou



VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Si elle est animée d'une passion réelle et contagieuse, la pensée de Robert Lévesque semble toutefois fonctionner par agglomération.

de *Digressions* (Boréal, 1997, 2003 et 2013).

En périphérie

Né en 1944, Lévesque y partage le souvenir ému de cette librairie, vieille fille fantomatique et gardienne de «l'Enfer» de la librairie locale, qui lui a vendu ses premiers livres à Rimouski. Les figures qu'il choisit d'évoquer, bien qu'essentielles, sont souvent en périphérie de la littérature. Ils sont écrivains, éditeurs, lecteurs, censeurs, clients, libraires ou personnages — et quelquefois aussi tout cela à la fois. Livresques, ils sont de la matière dont on fait les livres ou propre à faire un livre.

Apollinaire évoque dans un poème le kidnapping par un libraire d'une serveuse rousse? Vendu. Restif de La Bretonne imprimait lui-même ses livres? C'est parti. De même pour les mémoires inachevées du

New-yorkais Anatole Broyard (*Kafka faisait fureur*, 2014), un temps libraire d'occasion au cœur de Greenwich Village en 1946, avant d'exercer longtemps comme critique au *New York Times Book Review*.

Guidé par une *francomanie* qui ne se dément pas (voir seulement *Près du centre, loin du bruit*, Lux, 2003), il semble parfois prendre plaisir à étourdir son lecteur. Il le promène par exemple sur l'île Saint-Louis, à Paris, le fait tourner ici à droite, là à gauche. Il le sème un peu avant de revenir sur ses pas, le forçant plus loin à admirer un détail de la façade d'un immeuble, tout en se rappelant telle anecdote piquante — ou croyant s'en souvenir, dirait-on, après l'avoir exhumée d'un livre patiemment ou par hasard.

Après des détours chez Joë Bousquet, Queneau, Brecht, Charlotte Delbo et Hyacinthe

Danse, libraire assassin liégeois immortalisé par Simeon, après bien d'autres évocations encore, dans un texte moins «livresque» mais qui pèse lui aussi de tout son poids de livres, l'essayiste nous raconte la mise en boîtes de sa bibliothèque en vue d'un déménagement. Occasion pour ce passionné de faire un clin d'œil à Walter Benjamin et à son *Je déballe ma bibliothèque*.

Le jeu des sept erreurs

Il serait étonnant que dans ces histoires, tantôt repiquées, tantôt exhumées, ne se glissent pas aussi un certain nombre d'approximations. Par exemple, Karl May (1842-1912) était un écrivain allemand (et non pas américain), et ses *Récits de l'Ouest* étaient des romans à la Jules Verne; May n'a mis les pieds aux États-Unis qu'en 1908, ne poussant jamais plus à l'ouest, en fait de Far West, que... Buffalo. *La cendre aux yeux* du libraire bordelais Jean Forton est sans doute un chef-d'œuvre, mais le *Lolita* de Nabokov a été publié bien avant, à Paris, en septembre 1955.

Aussi, l'émission mythique présentée par Michel Field pendant seulement trois petites années au début des années 1990 sur France 2 s'appelait plutôt *Le cercle de minuit*. On pourrait ajouter, à la manière de, qu'elle était diffusée en direct de la salle Souplex, au rez-de-chaussée du théâtre de l'Empire, avenue de Wagram, dans le 17^e arrondissement parisien.

Les connaisseurs pourront s'amuser, au jeu des sept erreurs, à relever d'autres couacs, s'il s'en trouve. Plus on est de fous (littéraires), dit-on, et plus on rit.

Lourd en anecdotes, mais léger en contenu nutritif, rempli d'incises et de digressions instantanées, attaché à la modeste et à la plus infime histoire littéraire, *Vies livresques* apparaît un peu surchargé. Si elle est animée d'une passion réelle et contagieuse, la pensée de Robert Lévesque semble toutefois fonctionner par agglomération, c'est sa faiblesse. Quelque part entre l'esbroufe érudite et le cabinet de curiosités littéraires.

Si vous le pouvez, évitez la mélamine — ou le bois «aggloméré». Préférez l'original à ses dérivés. Mieux: penchez pour le livre plutôt que pour le livresque.

VIES LIVRESQUES

Robert Lévesque
Boréal, coll. «Papiers collés»
Montréal, 2016, 240 pages

LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

SPIROU
L'INTÉGRALE JIJÉ 1940-1951
Jijé
Dupuis
Belgique, 2015, 280 pages

Un jour de 1979, j'écrivis à Jijé, implorant une suite aux aventures de *Tanguy et Laverdure*. «*Cessez de gémir outre-Atlantique!*» me répondit-il. Avec un croquis de lui à sa table à dessin, assorti de salutations enjouées. C'était un an avant sa mort et c'était tout Joseph Gillain, franchise bourrue, sourire entier. L'homme du geste vif. Le géant méconnu de la bande dessinée franco-belge. Le plus artiste d'entre tous, peut-être: sculpteur, peintre, portraitiste. On se souvient de son Jerry Spring, son Valhardi. Moins de son Spirou, qu'il tint à bout de bras pendant une décennie — la guerre et l'après-guerre — parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse: ce n'était pas sa création, et il abandonna volontiers le groom — et Fantasio, SON Fantasio — à Franquin. Cette intégrale se révèle pourtant épatante d'invention dans le gag et d'élégance dans le trait, farcie d'illustrations publicitaires saisissantes et d'histoires réjouissantes de fantaisie, reproduites dans leur mouture d'origine pour la première fois. La mise en contexte par Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault passionne autant que le barbu au pinceau: l'«*espionne au grand cœur*», comprend-on, décrivait certes Spirou, mais aussi l'esprit Jijé. Sans jérémiades.



POLAR

LE FRANÇAIS DE ROSEVILLE
Ahmed Tiab
Éditions de l'Aube/L'Aube noire
Avignon, 2016, 240 pages

Le polar a le dos large et c'est bien tant mieux. Voici une histoire merveilleusement écrite qui sent le soleil d'Algérie et le parfum des bougainvilliers et des mimosas dans lequel baignent certains quartiers de la ville d'Oran. On s'y installe d'abord dans une sorte de lenteur ou de non-temps indéfinissable qui flotte quelque part entre aujourd'hui et le départ plus que moins précipité des colons Pieds noirs vers la France, au début des années 1960. Tout tourne autour de deux cadavres mis au jour dans un nouveau développement immobilier surgi des ruines de la colonisation; le commissaire Kamel Fadil est chargé de l'enquête. C'est lui qui nous amènera discrètement, dans une sorte de grande parenthèse spatio-temporelle, à revivre une sombre histoire d'enlèvement qui ne trouvera son dénouement qu'un demi-siècle plus tard. Un pied dans un présent indolent et l'autre dans un passé difficile, le commissaire oranais nous fera d'abord goûter lentement à chacun des instants qu'il nous fait vivre par procuration. Tout au long de cette histoire que l'on souhaiterait ne jamais voir se terminer, le lecteur sera frappé par la finesse et la pertinence des observations de l'auteur qu'il décrit de ces paysages, des personnages ou encore ce qui les lie les uns aux autres. L'intrigue est bien menée, complexe, et tous les éléments tombent en place au bon moment malgré le décalage temporel, ce qui ne va pas soulever de soi dans un premier roman. Ce *Français de Roseville* est en fait tellement réussi qu'il nous laisse avec l'envie de lire tout ce qui sortira de la plume d'Ahmed Tiab. Vivement la suite!

Michel Bélair

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'autre Michael Bay

Et si le maître du blockbuster était un des grands esprits de ce siècle?

DOMINIC TARDIF

En 2014, le journaliste et critique François Lévesque entend dans les pages de ce journal de décrire en quelques phrases, pas exactement tendres, la manière Michael Bay, maître *ès blockbusters*: «*Scènes d'action illisibles parce que sur-montées, insertion de plans esthétisants parfaitement inutiles, surenchère d'effets spéciaux confinant à l'absurde, personnages féminins accessoires, dialogues jamais aussi drôles que lorsqu'ils ne sont pas censés l'être, placement publicitaire éhonté et la durée, il va sans dire, toujours ridiculement longue.*» Ouch.

Et si le pourtant très brillant collègue avait tout faux? Si, à l'instar de la très vaste majorité de ses confrères, il n'était tout simplement pas suffisamment outillé pour goûter l'acuité du discours philosophique, ne demandant qu'à ce qu'on le relève, derrière les déflagrations multiples à laquelle est souvent réduite l'œuvre du réalisateur de *Pearl Harbor*? Voilà la très improbable théorie que défend en toute mauvaise foi Mathieu Poulin avec *Des explosions*, premier roman ironiquement



CHARLY TRIBALLEAU AFP

Michael Bay

et pompeusement sous-titré: «*Michael Bay et la pyrotechnie de l'esprit.*»

«*C'est à la lecture de Platon, alors qu'il avait douze ans et passait déjà plusieurs heures par jour à la Los Angeles Public Library, que Michael Bay comprit qu'il serait philosophe.*», raconte dans une narration caricaturalement emphatique l'auteur. Injectant quelques détails authentiques parmi la tonne d'inventions sur laquelle il échafaude sa fausse biographie, il érige le cinéaste le plus détesté d'Hollywood en disciple de Sun Tzu et d'Edmund Husserl. *Armageddon* devient par exemple ici le

premier film véritablement tourné dans l'espace.

Vous pensez que *Bad Boys* n'est tout au plus qu'une distrayante comédie policière mettant en vedette Will Smith et Martin Lawrence? Non, il s'agirait plutôt d'un vibrant réquisitoire sur la décolonisation, inspiré par le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, assure le Michael Bay obsessionnel et archicritiqué de Poulin. Mais s'il aspire à ce point à être reconnu par l'institution universitaire, pourquoi aime-t-il autant faire exploser des choses?

Pour une esthétique geek

Tout comme Mathieu Handfield avec Igor Grabonstine et le *Shining* (roman imaginé autour du tournage du film *The Shining* paru en 2014, aussi chez Ta Mère), Mathieu Poulin s'inscrit dans une esthétique *geek*, réinventant la vie de Michael Bay avec le plaisir de celui qui s'amuserait à insérer de fausses informations dans une fiche Wikipédia et à en faire une capture d'écran pour la postérité, avant que l'encyclopédie en ligne ne rectifie le tir.

Quelque part entre *fan fiction*, exégèse fantaisiste et caricature des codes figés du genre de la biographie, *Des explosions* est l'œuvre typique d'une réjouissante époque où la frontière entre culture du haut et culture du bas s'ameuse, où citer Nietzsche et Kanye West dans une même phrase ne vous méritera pas forcément d'être dévisagés et où tout ce

qui fait *pop* trouve enfin grâce aux yeux de la pensée universitaire.

Produit d'un certain *zeitgeist*, donc, *Des explosions* pourra aussi être reçu comme un hommage à ces tirades enflammées dans lesquelles aiment se lancer, après quelques verres, les vrais fous de cinéma, afin de convaincre leurs amis dubitatifs, et sans trop y croire eux-mêmes, qu'un artiste méprisé est un génie incompris.

Collaborateur
Le Devoir

DES EXPLOSIONS
Mathieu Poulin
Éditions de Ta Mère
Montréal, 2015, 324 pages

Jacques Cardinal

La part du diable
Le Saint-Élias de Jacques Ferron

Lévesque éditeur

JACQUES CARDINAL

La part du diable. Le Saint-Élias de Jacques Ferron

L'étude de Jacques Cardinal cherche à mettre au jour le cadre historique, culturel et théologique à partir duquel Ferron le mécréant a voulu relire ce passé et proposer ce faisant un autre récit de la survivance canadienne-française.

Lévesque éditeur

DISTRIBUTION : DIMEDIA INC.
Courriel : general@dimedia.qc.ca
Site Internet : www.dimedia.qc.ca

ESSAIS

Major et Vadeboncœur intimes

La correspondance entre les deux écrivains nous convie à une saisissante quête de vérité

LOUIS CORNELLIER



André Major et Pierre Vadeboncœur sont deux figures importantes du monde littéraire québécois des 50 dernières années. Le premier a fait partie de l'équipe fondatrice de la revue *Parti pris*, en 1963, avant de devenir un romancier salué par la critique. Son engagement politique pour l'indépendance, la laïcité et le socialisme s'est fait plus discret avec le temps. Le second a collaboré à *Cité libre*, mais a bien accueilli le nouveau incarné par la génération de *Parti pris*. Avocat à la CSN et essayiste de haut vol, Vadeboncœur, jusqu'à sa mort en 2010, n'a cessé de plaider pour l'indépendance et la justice sociale.

De 1972 à 2005, les deux écrivains ont entretenu une correspondance amicale intermittente, nourrie par leurs idées et sentiments sur leur vie, leurs lectures et leur travail d'écrivain. Ces lettres sont regroupées dans *Nous retrouver à mi-chemin*. Major, au début des échanges, a 30 ans, et Vadeboncœur 52 ans. Le jeune auteur admire le plus vieux qui l'accueille avec un grand respect. L'un comme l'autre n'hésite d'ailleurs pas à manier l'encensoir envers le destinataire.

On découvre, dans ces pages, un Vadeboncœur qui écrit plus simplement que dans son œuvre essayistique, qui admet préférer les romans d'aventures à ceux de Proust, qui confie, en 1975, n'avoir lu ni VLB ni Ducharme et être peu sensible à l'œuvre de Ferron, et qui insiste pour décrire son travail comme une «*quête heureuse de l'être aussi bien que du mot qui, par bonheur, par rencontre heureuse, l'exprime, le fait sentir, me permet de le toucher*». En 1977, il sermonne Major, qui vient de recevoir le Prix du Gouverneur général de 1976 pour son roman *Les rescapés* (Quinze). «*On ne doit absolument pas toucher à l'argent d'un symbole honni*», écrit-il.

Retrait et réalité

Major, qui confie s'être éloigné de *Parti pris* afin d'éviter l'enfermement dans un système idéologique, se défend en invoquant l'audience qu'un tel prix peut donner à son œuvre, mais Vadeboncœur lui réplique que ses arguments sont faibles et illustrent le «*manque de trempe*» des Québécois, obstacle à l'indépendance.

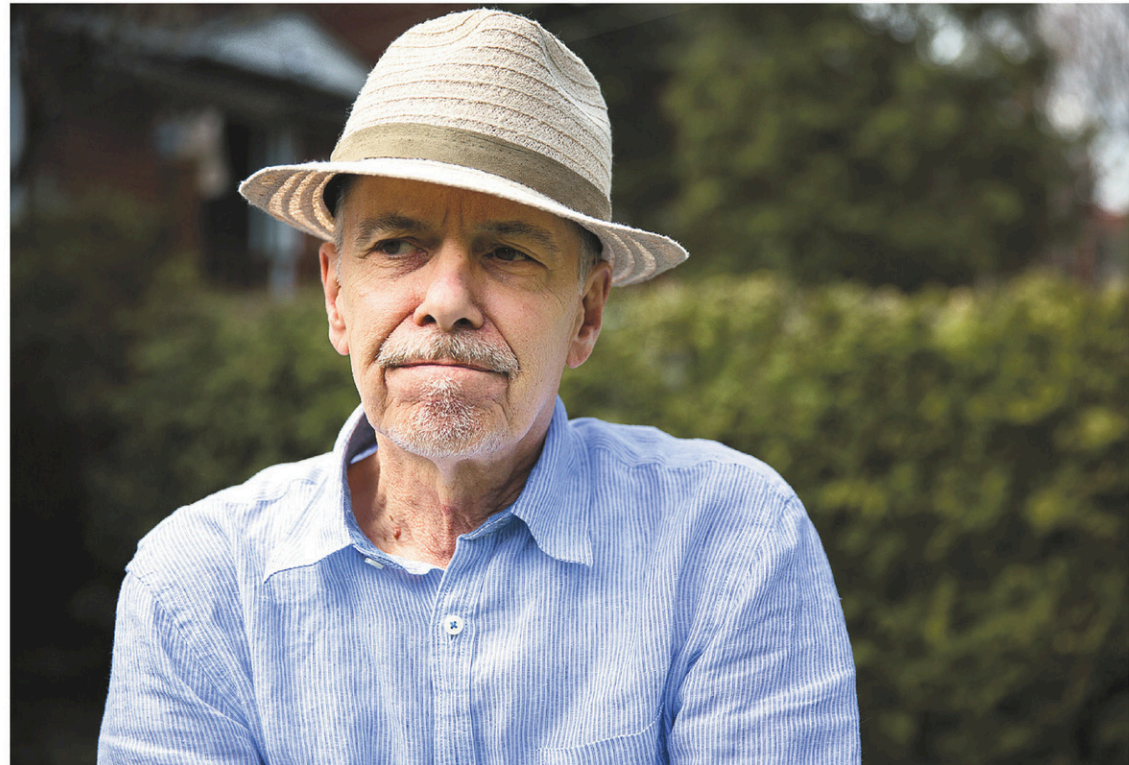
Cette trempe, Major admet, en toute modestie,



Pierre Vadeboncœur

ne plus la revendiquer. Celui qui a déjà justifié l'action violente du FLQ dans les années 1960 témoigne, à quelques reprises, de «*la trouble indécision de l'adolescence*» qui le taraude et confie que «*l'esprit sûr de lui*» lui demeure un mystère. Il voit dans sa jeunesse militante des années d'agitation, vécues en l'absence d'assises intérieures, ce qui explique son désir subéquent «*d'un retrait, d'une distance*». Ses lettres, comme son œuvre d'ailleurs, sont habitées par un tremblement existentiel qu'il ne cache pas et qui leur donne leur qualité.

Vadeboncœur, gêné par la violence du début à la fin, a vécu un parcours inverse. Au douloureux retrait du monde de sa jeunesse, il veut opposer une plongée dans la réalité. Paradoxalement, cette réalité, chez Vadeboncœur, passe, comme le note Major, par «*une approche proprement poétique de l'existence*», par la quête «*d'un espace fortement spiritualisé*», alors que la tentation du retrait, chez Major, s'exprime, «*en ruminant au niveau du sol*», dans la volonté «*de saisir les choses dans l'immédiateté de [sa] relation avec elles*». D'où l'invitation de Major à Vadeboncœur, formulée en 2001, de se «*retrouver à mi-chemin ou dans la tension qui*



André Major

demeure entre le monde et un moi qui n'est que l'ombre de lui-même quand le langage du monde lui manque».

Interrogation religieuse

L'échange est authentique et relevé. Major raconte s'être investi dans le socialisme, à l'époque de *Parti pris*, pour compenser la perte de sa foi religieuse, mais sa déception fut vive. «*Quand le socialisme se fut perverti en pouvoir*», écrit-il en 1978, «*l'espérance se trouva sans fondement*».

Même devenu incroyant, il trouve refuge chez des auteurs catholiques comme Péguy et Bernanos. «*Ce sont eux qui m'ont d'ailleurs préservé des voies étroites*», explique-t-il. Tourmenté par cette expérience de «*déspiritualisation*», le romancier, dans un déchirant essai paru en 1972 et reproduit dans ce livre en annexe, résume ainsi sa nouvelle quête: «*Partir en toute innocence à la recherche de ma vérité, de mon identité personnelle, sans le support d'une idéologie*».

Ce parcours émeut Vadeboncœur, l'homme de l'interrogation religieuse permanente, qui y trouve l'angle mort de la Révolution tranquille. «*Bien des gens*», écrit-il, «*inconsolés au fond d'eux-mêmes*

d'avoir perdu l'objet de toute spiritualité, promènent une vie assez terriblement vide, mais ne s'avouent pas ce qui les ravage et continuent le mouvement d'exil qui s'empara d'eux dès leur jeunesse.» Le constat au sujet de ce «*modernisme de la négation*» s'abîmant dans la facilité, voire la bêtise, n'a malheureusement pas vieilli.

On sourira un peu en lisant, sous la plume de Vadeboncœur en 1974, que Mao «*aimait immensément les masses*» et brillait par son «*bon sens*». On s'étonnera, aussi, de constater que les épistoliers, en 1980 et en 1995, n'aient rien trouvé à se dire au sujet des référendums. On retiendra surtout, en fin de parcours, la qualité des échanges intimes entre deux esprits profonds et sensibles, convaincus, selon une formule de Major, «*que les mots sonnent creux quand on a tout à fait perdu l'espoir de rejoindre ses semblables*».

louisco@sympatico.ca

NOUS RETROUVER À MI-CHEMIN

CORRESPONDANCE
André Major et Pierre Vadeboncœur
Boréal
Montréal, 2016, 208 pages



HECTOR RETAMAL AGENCE FRANCE-PRESSE

La misère d'Haïti reste un défi criant à l'ordre économique mondial.

La colère abyssale d'Haïti

Le coup d'État et l'occupation militaire ont-ils aidé le pays ?

MICHEL LAPIERRE

En janvier, à la suite de manifestations dénonçant les fraudes au premier tour de l'élection présidentielle en Haïti, on reportait le second tour à une date indéterminée. L'occupation onusienne du pays déchiré, Justin Podur, spécialiste torontois des mouvements sociaux, en révèle les causes dans *La nouvelle dictature d'Haïti*. C'est comme si le monde n'avait pas pardonné à Haïti d'avoir été en 1804 le premier État noir et le fruit d'une révolte d'esclaves.

Podur est très conscient de la profondeur anthropologique de la question haïtienne. Son analyse montre que la perception que l'on a du pays le plus pauvre des Amériques relève souvent d'un jugement partial sur la condition humaine. N'est-il pas hallucinant de constater que les médias, même ceux de gauche, ont en général accordé un crédit aveugle aux rumeurs sur la corruption et la cruauté de Jean-Bertrand Aristide, premier président d'Haïti démocratiquement élu et ayant joui d'un vaste appui populaire ?

L'essayiste né en 1977 ne se rallie pas à l'opinion dominante

mais à celle de l'avocat afro-américain Randall Robinson et du philosophe canadien Peter Hallward. Ceux-ci défendent le prêtre laïcisé inspiré par la théologie de la libération, héros des miséreux et victime du coup d'État de 2004.

Hallward résume on ne peut mieux les choses. Le renversement d'Aristide lui apparaît comme «*la confirmation d'une thèse récurrente dans la presse occidentale: les pauvres Noirs demeurent incapables de se gouverner eux-mêmes*».

Le président devait révéler qu'en 2004 les États-Unis l'avaient kidnappé. Lors de son retour momentané d'exil après le séisme de 2010 qui dévasta Haïti, il se montra discret sur le fait dans une interview que Podur rapporte et où l'on ne dénote nulle rancœur chez un homme surtout inquiet de l'avenir de son pays.

L'essayiste juge qu'il est trop facile de blâmer Aristide et la masse d'indigents qui le vénèrent à cause du souci que le président avait de corriger la terrible inégalité sociale en Haïti. Son argumentation est sans réplique: «*Comme le développement économique d'Haïti n'a jamais été entre les*

mains des Haïtiens eux-mêmes, on ne peut leur reprocher leur mauvaise gestion. Lorsqu'un gouvernement démocratique souverain sera à la tête du pays, on en reparlera.»

Or, le coup d'État et le séisme ont permis une occupation onusienne avec la participation de la France, du Canada et surtout des États-Unis pour renforcer l'alliance entre ces pays et la minorité haïtienne privilégiée en étouffant un mouvement populaire incontrôlable. La colère des miséreux déconcerte même des organisations progressistes venues les aider en les dominant.

La leçon du livre de Podur creve les yeux: la misère d'Haïti reste, plus que toute théorie de gauche, le défi le plus criant à l'ordre économique mondial.

Collaborateur
Le Devoir

LA NOUVELLE DICTATURE D'HAÏTI
COUP D'ÉTAT, SÉISME ET OCCUPATION ONUSIENNE
Justin Podur
Traduit de l'anglais
par Geneviève Boulanger
Écosociété
Montréal, 2016, 248 pages

PARLEMENTARISME

Le Québec vu de la Tribune de la presse

DAVE NOËL

Avant la création du journal des débats en 1964, les membres de la Tribune de la presse de Québec devaient se relayer pour retranscrire les échanges cacophoniques des députés. Ce travail fastidieux a généré 30 000 pages de comptes-rendus publiés dans les quotidiens entre le krach boursier et les débuts de la Révolution tranquille. *L'histoire parlementaire du Québec* propose une synthèse de cette époque bouillonnante.

L'ouvrage est imposant. Christian Blais et ses collaborateurs y reconstituent le faste du Parlement québécois d'antan avec son lieutenant-gouverneur coiffé d'un bicorne et son «*gentilhomme huissier de la verge noire*» déambulant au milieu des palmiers décoratifs. Nous sommes à l'aube de la crise économique de 1929. Le Parti libéral est au pouvoir depuis 1897.

Pour briser ce monopole, les conservateurs de Maurice Duplessis s'allient avec les dissidents libéraux de Paul Gouin, le petit-fils d'Honoré Mercier. Cette Union nationale remporte les élections de 1936 après 39 ans de régime libéral. Le «*cheuf*» en profite pour accrocher un crucifix au-dessus du fauteuil du président de l'Assemblée législative afin d'affirmer le caractère catholique de la «*Province*». Il est loin de se douter de la portée de son geste.

L'arrivée des députés unionistes entraîne un effritement de la «*gentilhommerie*», observent les contemporains cités par les auteurs. En Chambre, les survivants de la débacle libérale se font traiter de «*restants de vieux régime pourri*». C'était avant l'adoption du lexique des propos non parlementaires qui interdit aujourd'hui les expressions «*Bonhomme Sept Heures*», «*girouette*» et «*tête de Slinky*». Le député Cléophas Bastien dénonce déjà la théatralisation des débats: «*Le Parlement de Québec n'est plus une législature, mais un show*», s'exclame le représentant de la circonscription de Berthier.

Duplessisme

Après l'intermède libéral d'Adélard Godbout, Duplessis reprend le pouvoir en 1944 en misant sur le thème de l'autonomie provinciale. Ses quatre mandats successifs sont marqués par des grèves violentes dont les échos pimentent



LA PRESSE CANADIENNE

Maurice Duplessis a vivement dénoncé *Le Devoir*, un journal «*canaille, puant, putride et cancéreux*» qu'il poursuit pour libelle diffamatoire.

les duels parlementaires. Le gouvernement unioniste est également ébranlé par le scandale du gaz naturel, ce délit d'initiés révélé par *Le Devoir* en 1958. Duplessis dénonce ce journal «*canaille, puant, putride et cancéreux*» qu'il poursuit pour libelle diffamatoire avant de mourir l'année suivante.

Jean Lesage comptait affronter un leader vieillissant. Le chef libéral se retrouve plutôt en face du charismatique Paul Sauvé et de son slogan «*désormais*» qui annonce son lot de réformes. La mort du successeur de Duplessis quatre mois après son assermentation ouvre soudainement les portes du pouvoir à «*l'équipe du tonnerre*».

Le changement de régime est propice aux règlements de comptes. À la session de 1961, un élu libéral demande au nouveau premier ministre le nom du dernier député à avoir consulté *L'art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur* à la bibliothèque de l'Assemblée. A cette «*question plantée*», Lesage répond qu'il s'agit de Duplessis en précisant que l'ouvrage de Charles Marcault emprunté 14 ans plus tôt n'a jamais été rapporté... On ignore toujours ce qu'il est advenu de ce livre compromettant.

Le Devoir

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DU QUÉBEC (1928-1962)
Christian Blais (dir.)
Septentrion
Québec, 2016, 716 pages